

## HEURES D'ÉTÉ

Nous nous rappellerons toujours ces heures du soir, pénétrantes et rapides, où l'on jouit d'un beau ciel et des grands horizons. C'est alors que les scènes touchantes où l'amour joue un rôle attendrissent les cœurs les plus fiers. Vous marchiez avec elle sur une grève déserte bordée de peupliers ; vous vous rappelez une robe blanche, une dentelle frissonnante, un châle moiré couvrant de blanches épaules, et aujourd'hui encore, à travers les années écoulées, vous respirez comme un parfum le souvenir de la femme aimée. Vous auriez voulu arrêter la fuite du temps, et fixer éternellement dans votre vie cette heure d'impression suprême. La brise était pleine d'arômes, la lune brillait dans le ciel étoilé, et sa douce lumière étincelait sur les flots, argentait les arbres et les buissons, et s'arrêtait en tremblant aux gorges des grottes obscures. Quelques nuages blancs flottaient dans l'air au-dessus de la montagne voisine, et le fleuve berçait votre âme de son chant mélancolique et profond.

Où c'était ailleurs. Une nuit sur l'océan grandiose reflétant des étoiles sans nombre ; près des bords du Rhin, le fleuve des légendes, sur le donjon d'un vieux château ; à Venise, dans une gondole voguant près du Pont des Soupirs ; à Naples, accoudé sur la terrasse d'un palais de marbre, et contemplant le soleil couchant ; à Rome, sur la voie Appienne ou dans les ruines du Colisée ; dans quelque ville déserte et morte où l'on voit l'azur du ciel à travers le portique d'un temple en ruines ; sur la montagne ou dans la plaine, dans un fleuve ou sur ses rives, mais dans un lieu solitaire où vous n'entendiez que les bruits de la nature apaisée. Heures sublimes du soir, instants fugitifs, oh ! venez en foule me parler des extases passées.

Les arbres ont un langage, le vent vous caresse et vous parle, les vagues ont une voix : dryades errantes des bois, échos éoliens, nymphes de la mer. Écoutez ces chants et ces murmures, prolongeons ces heures enivrantes dans la méditation de la nature grande et féconde, et de l'éternelle vérité.

Ainsi je rêvais l'autre soir. Après avoir passé la soirée à lire quelques pages de Vauvenargues, j'étais descendu au jardin. L'air était pur, le ciel bleu, la brise parfumée, et la lune glissait sur les nuages comme une déesse. *Per silentia luna*, a dit le poète. Les peupliers et les grands ormes, agités par le vent, dessinaient sur le sol des ombres fantastiques. La nuit enveloppait de ses ombres la vallée de la rivière St. Charles, et les Laurentides estompaient l'azur des tons grisâtres de leurs sommets. Le fleuve s'étendait en une nappe d'un bleu sombre à l'horizon. Nuit sereine et propice aux rêves.

Je me promenai longtemps sur le sable de l'allée, saturant mon âme de la splendeur du ciel. Là est la vérité, pensais-je, là est Dieu, Dieu qui règne derrière cet infini mystérieux. A quoi nous servent les livres ? Nous y puisons souvent une science amère qui souffle le doute, un venin subtil qui dessèche l'âme. La vérité n'est pas dans la synthèse des philosophes et l'épopée des poètes. Platon n'est qu'un sublime rêveur, et Homère n'a glorifié qu'un héros sanguinaire. En vain étudions-nous leurs systèmes et lisons nous leurs livres. Ils s'élèvent bien haut, mais ils conservent toujours les signes de l'humaine douleur, une tristesse résignée aux lois immuables. O science des livres, hexamètres superbes, vers railleurs, stances insensées, que nous avez-vous appris depuis le commencement du monde ? Poètes, que vos images sont pâles à côté des tableaux de la nature ! Philosophes, vous avez erré dans

mille systèmes métaphysiques sans découvrir la substance des choses. Historiens, vous êtes entrés dans l'histoire du monde âpre et sanglante, vous êtes descendus au fond des abîmes sans regarder les cieux. Laissons cette vaine science, et contempçons Dieu dans les merveilles de la nature, dans cette voûte céleste, dans ces mondes innombrables. Admirer la nature, c'est prier.

Qui m'avait inspiré ces pensées ? C'était peut-être cet orme géant dont le vent faisait bruire le feuillage. Je me demandai s'il est juste de mépriser la science. Il me sembla entendre un rire ironique dans les ramures agitées. Je crus apercevoir un Sylvain moqueur caché dans les feuilles de ce chêne, un Faune dans ce buisson touffu. Mes pensées prirent un cours différent.

Après tout, me dis-je, la gloire est une grande chose, une noble émulation parmi les hommes, et le prélude des destinées immortelles. La gloire nous apprend à mourir comme les héros d'Homère. Les anciens croyaient à la gloire dans toutes les carrières, et le sépulcre de leurs grands hommes resplendit comme une apothéose. Pour les esprits de haut vol qui sont arrivés au faite et qui sont en pleine renommée, la gloire qu'ils possèdent n'est rien en elle-même ; ils ne s'arrêtent pas et ne disent pas : c'est assez — mais ils s'élèvent et produisent sans cesse en poursuivant l'idéal d'une œuvre sublime — et veulent s'approcher le plus près de la divinité. La nature que j'admire en cette nuit splendide, qui l'admire le plus, qui la contemple et la scrute avec le plus d'ardeur ? Ce sont les penseurs qui montent sur les cimes, et les peintres qui en font de fidèles tableaux. Qui exprime le mieux en face de cette nature les nobles sentiments de l'homme ? C'est le poète de l'Iliade, le chantre de Didon, les amants de Béatrice et de Laure, le créateur de Juliette. Ils ont comparé les générations des hommes aux feuilles des arbres et la mort tranquille du juste au couchant d'un beau jour ; ils ont vu dans les flots agités une image de la vie et ses orages dans les orages du ciel ; ils ont aperçu Dieu dans l'infini.

Hommes, voyageurs errant à la recherche de chimères, Ulysses sans patrie, qui croyez que ce globe est votre domaine, qui, du septentrion au midi, du levant au couchant, bâtissez des monuments et des palais, qui élevez des pyramides à la mort, pendant que tout s'écroule et que les ruines s'amoncellent autour de vous, voyageurs errants, quelle est votre fin dernière ? Vos âmes iront-elles, sur l'aile des nuages, et dans le vide immense, vers ce Dieu inconnu que vous implorez ? La terre est-elle un lieu d'expiation et de sacrifice avant les rayons et les nimbes glorieux ? et Dieu a-t-il soumis les choses terrestres aux lois du temps, à une mort prochaine, afin que de cet amas de ruines et de tombeaux l'homme levât les yeux vers sa puissance infinie ?

Lisons souvent les philosophes et les poètes, qui traitent ces grandes questions et nous donnent une vue plus haute sur les destinées de la vie. Ces hommes supérieurs ont saisi dans la nature déployée à leurs yeux les vérités divines, ils ont souffert et pleuré, ils ont erré comme des ombres sur la terre, prêtant une oreille inquiète aux bruits des vents et des flots — croyant peut-être entendre comme un écho lointain de l'harmonie des sphères. Ils sont morts dans la gloire après avoir vécu par la pensée : trépieds d'or, luths retentissants. Leur fantaisie ingénieuse et symbolique dans le drame, leur imagination qui se joue dans le monde invisible et parcourt les régions magiques du rêve, l'étrange beauté de leurs conceptions et leurs accents de miséricorde envers les opprimés, ont instruit et civilisé les peuples.

Je roulais ces graves pensées en mon

esprit. L'aube blanchissait, les étoiles pâlissaient au ciel, la lune s'était lentement couchée dans une lumière opale ; une écharpe de vapeurs se déroulait dans la vallée, et sur les montagnes bleuâtres, les nuages se dissipaient au souffle du matin.

EDOUARD HUOT.

## RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

*Procédé pour empêcher le lait d'aigrir.*—Mettez une cuillerée de teinture de raifort dans une terrine de lait ; ce lait conservera sa douceur pendant plusieurs jours, soit qu'il reste exposé à l'air, soit qu'on le tiende dans un cellier ; tandis que celui qui n'aura pas subi cette préparation deviendra aigre.

*Moyen de reconnaître la falsification du lait.*—Le lait peut être altéré en y ajoutant de la farine, de la fécule, etc. On reconnaît cette falsification, en versant de la teinture d'iode dans le lait que l'on soupçonne être altéré ; s'il prend une couleur bleue, tenez pour certain qu'il contient de la farine ou de la fécule.

*Recette pour la conservation du gibier.*—Il ne s'agit simplement que d'enterrer le gibier dans un tas de blé ou de seigle. L'essentiel est qu'il soit parfaitement recouvert par le grain. On le retirera au bout de quelques jours de cette sépulture provisoire, aussi frais que s'il venait d'être tué.

*Secret pour guérir l'état habituellement saigneux et fougueux des gencives.*—Dans le cas où l'état saigneux et fougueux des gencives serait évidemment dû à une disposition scorbutique, on se trouvera toujours très-bien de l'emploi du gargarisme suivant : Décoction de racines de patience, 180 grammes ; miel écumé, 30 grammes ; acide sulfurique, 3 gouttes. On se gargarise plusieurs fois par jour, et on agite dans la bouche.

*Kirschwasser de ménage.*—On concasse des noyaux de cerises, puis on les jette avec leurs amandes dans de l'eau-de-vie de bonne qualité. On laisse infuser jusqu'au temps où l'on peut y ajouter des noyaux d'abricots sans leurs amandes, et on laisse de nouveau infuser pendant deux mois ; puis on filtre. Cette liqueur se conserve longtemps, et plus elle est vieille, plus elle a de qualités.

## LES CHIENS ENRAGES

Un article inédit d'Alexandre Dumas père est toujours une bonne fortune.

Mais la bonne fortune est double lorsque cet article arrive en pleine actualité. C'est le cas de la causerie suivante sur les chiens enragés — thème trop actuel, hélas ! — qu'à bien voulu communiquer M. Bénédicte Révoil, à qui l'illustre et regretté romancier l'avait remise dans le temps pour être publiée dans la *Chasse illustrée*.

Les premières chaleurs amènent avec elles, chaque année, quelques accidents graves, et depuis huit jours les journaux de province nous parlent de chiens enragés, des désastres qu'ils ont commis et des précautions qu'on a prises pour empêcher ces désastres de se renouveler.

A Paris, on est rarement exposé soit à rencontrer un chien enragé, soit à voir des manifestations d'hydrophobie. Mais il n'en est pas ainsi en province, et surtout dans les pays de forêts, où chaque garde élève des chiens, soit pour son propre usage, soit comme spéculation. Aussi est-il rare qu'une année s'écoule sans que l'on ne soit témoin de quelque accident grave causé par les chiens enragés.

Je me rappelle que dans ma jeunesse, quand venaient les premiers jours d'avril, on décrochait les fusils suspendus au-dessus de la cheminée depuis la fermeture de la chasse, et on les chargeait à nouveau avec du gros quatre, du triple zéro ou de la chevrotine, puis on mettait le fusil à la portée de la main et on attendait le cri : « a ! chien fou. » Aussitôt que ce cri retentissait, chacun courait à son fusil et se rendait à l'appel.

On ne tardait point alors à apercevoir le chien ; s'il fuyait en poussant des cris de terreur sans regarder à droite ni à gauche, il y avait probabilité qu'on se trompait et que l'on avait pris un pauvre chien perdu pour un chien enragé.

Si, au contraire, le chien hérissait son poil, répugnait à fuir, relevait l'angle de sa gueule et, montrant ses crocs, se jetait sur les pierres qu'on lui envoyait et les broyait entre ses dents, alors on pouvait être certain d'avoir affaire à un animal venimeux.

Il m'est arrivé plus d'une fois, dans ma jeunesse, de me trouver face à face avec un de ces animaux, et de le tuer à mon corps défendant.

Alors je prenais l'animal, je le traînais chez moi, et, avec une loupe, j'examinais les mâchoires ; presque toujours les lèvres étaient couvertes de bave, les mâchoires et la langue excoriées, la gorge était enflée et granulée ; enfin, de petites vessies, semblables à des boursoufflures transparentes auénaient à la racine des dents, et étaient remplies d'une liqueur qui, sans doute, était le *virus rabique*.

Ce sont ces petites vessies qui, en se crevant et en se mêlant au sang, y infusent selon toute probabilité, sous la forme de germe, de ferment, ou même d'infusoires vivants, le principe qui, au bout d'un certain temps plus ou moins long, agit sur le sang, qu'il décompose, et tue le malade.

De même que, chez la vipère, la pression fait jaillir du réservoir vénéneux, dans la plaie faite par les crocs conducteurs, les quelques milligrammes de venin que possède la vipère, de même la pression des dents contre la plaie l'envenime en faisant jaillir le liquide des vessies.

Cela explique comment un chien mordant, à la suite l'un de l'autre, trois ou quatre animaux ou trois ou quatre hommes, le premier animal, le second même (il en est de même de l'homme), deviennent enragés, tandis que le troisième n'éprouve aucun malaise : la plaie, le poil des deux premiers ont absorbé la totalité du venin, de sorte que la troisième blessure a été inoffensive.

J'ai vu plusieurs exemples de ce fait. Ainsi, je me trouvai à Grenoble, avec un de mes amis nommé Badon ; c'était le collaborateur de Lockroy dans un *Duel sous Richelieu*. Au milieu de la nuit, nous entendimes un grand bruit dans son écurie. Son chien aboyait, son cheval renâclait et se débattait. Nos deux chambres étaient contigües, la porte qui nous séparait était ouverte ; nous nous réveillâmes en même temps, et, comme ce pouvaient être des voleurs, nous primes nos fusils tout chargés encore de la chasse de la journée.

—Restez à la fenêtre, me dit-il, et s'il se sauve par les toits, envoyez-lui un coup de fusil ; je vais descendre et voir ce qui se passe dans l'écurie.

Je me mis à la fenêtre ; il descendit ; le bruit continuait. Au moment où il ouvrit la porte de l'écurie, un chien s'élança sur lui et le mordit au bras.

Le chien bondit dans la cour et alla donner de la tête contre une muraille, comme s'il ne la voyait pas.

En ce moment, nos deux coups de fusil partirent et écrasèrent le chien contre le mur.

—C'est un chien enragé, me cria-t-il.

—Vous a-t-il mordu ?

—Oui.

—Remontez vite, alors, que nous cautérisons la plaie.

Il remonta rapidement ; j'avais eu le temps d'allumer une bougie. Il était mordu au poignet gauche, assez profondément. Je pris une poudrière.

—Exprimez le sang, et faites-en sortir le plus que vous pourrez de la plaie, lui dis-je.

—Et, en même temps, sur la blessure, je posai une pincée de poudre à laquelle je mis le feu.

C'était un garçon d'un grand courage que Badon : il ne sourcilla point ; mais, enlevant une petite croûte qui s'était formée sur la blessure, ce qui l'a mit au vif :